

## Trois contes réels

Après avoir évoqué l'esprit de Noël à travers dix contes de fiction, dans le numéro du 18 décembre, nous l'abordons cette semaine dans trois récits concrets. Leur point commun est de présenter des aventures collectives porteuses d'espoir au cœur de réalités économiques, sociales et humaines qui pourraient inciter au fatalisme et à l'abandon.

Au Mexique d'abord, dans la ville de Malinalco, où nous allons à la rencontre de Jaime, jeune homme qui tente de dissuader ses proches de se rendre aux États-Unis.

Il raconte ce que cette expérience a de destructeur, tant par le périple qu'elle impose que par le déracinement qui s'ensuit.

Il soutient un groupe de femmes qui incitent les jeunes hommes à rester au pays, en leur donnant conseils et formations.

Nous restons au cœur du thème des migrations avec Les amoureux au ban public, un collectif très inspiré dans le choix du nom comme de leur champ d'action.

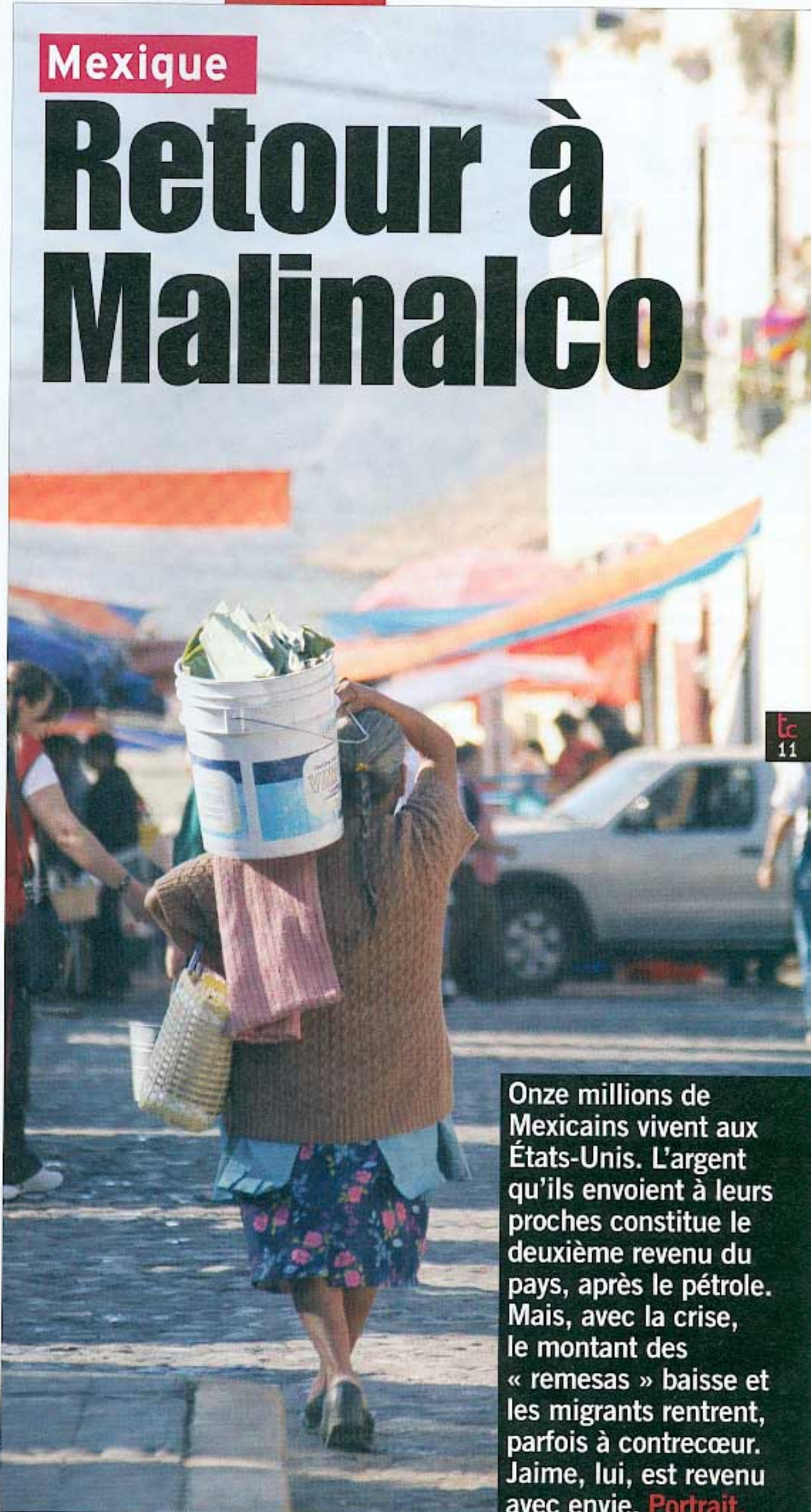
La politique d'immigration actuelle a pour conséquence de s'attaquer aussi aux sentiments. Elle prive du droit élémentaire au bonheur, à l'amour, à la famille. Ce que racontent Lei et Benoît, Moussouba et Clebert et tous les couples accompagnés par le collectif, c'est le zèle de préfectures et de commissariats à briser des couples, mépriser des hommes et des femmes, dégager de la haine et de la violence. Tout cela au nom d'une politique théorisée, appliquée et assumée depuis des années. Et face à laquelle se dressent encore des initiatives salutaires.

Bien loin des préfectures et commissariats, nous nous rendons enfin sur la côte basque, en pleine nature, entre océan et pins, pour découvrir l'histoire plus que centenaire et peu banale du domaine Notre-Dame du Refuge, de son fondateur, un prêtre engagé auprès de prostituées, et de son couvent. L'existence de ce lieu à forte tonalité sociale est aujourd'hui menacée tant par la crise des vocations que par l'appétit de promoteurs immobiliers. Les religieuses résistent, en toute confiance et sérénité. L. C.

© Photos: Barbara Laberde

## Mexique

# Retour à Malinalco



Onze millions de Mexicains vivent aux États-Unis. L'argent qu'ils envoient à leurs proches constitue le deuxième revenu du pays, après le pétrole. Mais, avec la crise, le montant des « remesas » baisse et les migrants rentrent, parfois à contrecœur. Jaime, lui, est revenu avec envie. **Portrait.**

**U**ne route en lacets entourée de montagnes. Des maisons basses, colorées, quelques hommes perchés sur leur cheval, du soleil. Malinalco est une commune située à trois heures au sud de Mexico. Ici, une famille sur deux vit des « remesas », cet argent envoyé par les proches installés aux États-Unis. 2000 personnes, sur 20000 habitants. Principalement des hommes, jeunes, dispersés aux quatre coins du pays voisin. Jaime, lui, est parti avant ses vingt ans. Destination la Virginie. Sa motivation? « Je suis l'aîné de six frères et sœurs. On n'avait pas assez d'argent pour payer tous les frais. » Quelques cousins là-bas, deux ici prêts à partager l'aventure, des conseils à foison, de proches, de voisins... « On m'a dit que ce serait facile, que ça ne serait pas cher... Tout était faux. J'ai beaucoup souffert pour passer la frontière. » Comme pour la moitié des émigrants mexicains, le passage se fait illégalement. « Pour obtenir un visa, il faut montrer que tu as déjà des revenus, une maison. » Ses cousins se mettent donc en relation avec un passeur, un « coyote ». C'est deux mille dollars la traversée. « Mille dollars au départ, mille à l'arrivée. Avec l'assurance de nous faire repasser la frontière autant de fois que nécessaire. »

#### PERDUS DANS LE DÉSERT

Jaime et ses deux cousins tentent le passage trois fois en une semaine. « La première fois, on s'est perdu dans le désert d'Arizona. On n'était plus que trois, on a passé trois jours à marcher, sans eau et sans nourriture. Par chance on est tombés sur une route. On s'est fait arrêter par les ser-

**« La femme disait qu'elle allait abandonner sa fille, qu'elle n'avait pas le choix. »**

vices de migration nord-américains. » Retour à la frontière, côté mexicain. « Mes parents ont tenté de me dissuader. Mais je voulais le faire, je voulais reprendre le risque. » La deuxième tentative, quelques jours plus tard, est un nouvel échec. « On s'est retrouvés dans la camionnette du même service de migration, bras attachés et face contre terre. Ils nous ont dit de ne pas revenir, que la prochaine fois, ce serait la prison. »

Une semaine passe, les cousins sont fatigués, sales, et affamés. « On n'avait plus rien, j'avais perdu mon sac dans le désert dès la première tentative. » Mais ils retentent le passage. « Le coyote est venu nous chercher à l'hôtel. Il nous a laissés avec tout un groupe dans un endroit isolé. » Là, un deuxième homme prend le relais, les guide un moment puis les laisse à un troisième, au milieu de nulle part. « Il y avait avec nous une femme et ses deux



Les migrants reviennent au Mexique, pour passer les fêtes en famille. Pour certains, le retour sera définitif.

enfants, un bébé qu'elle portait dans ses bras et une petite fille de trois-quatre ans. Elle était épuisée, et désespérée. Sa fille n'arrêtait pas de pleurer. Le coyote lui disait: « Fais la taire ou on va être arrêtés par ta faute. » La femme disait qu'elle allait abandonner sa fille, qu'elle n'avait pas le choix. On marchait, on courrait presque, collés au coyote de peur de le perdre. La femme courrait aussi. Je voyais la petite qui restait en arrière, de plus en plus loin. Je ne savais pas quoi faire, me coller au coyote ou aller la chercher. Tout d'un coup, puisant dans une énorme ressource d'énergie, j'ai couru jusqu'à elle, je l'ai mise sur mon dos et j'ai rejoint le groupe. La fillette ne pouvait déjà plus parler, elle avait les lèvres sèches. Le coyote m'a dit: « Laisse cette gamine. » J'ai répondu: « Non, c'est ma fille. » Le groupe finit par arriver aux abords d'une ville d'Arizona. « On nous a mis dans un appartement de 20 m<sup>2</sup>. On était quarante, couchés sur des matelas par terre. » Une seule toilette, presque rien à manger et interdiction de sortir ou de faire du bruit. Normalement, les migrants restent là quelques jours, avant de repartir vers leur destination finale. Les coyotes sont censés les amener jusqu'à leur famille, où que ce soit aux États-Unis. Ce n'est qu'à ce moment-là qu'est payée la deuxième partie du passage. Mais les trois cousins ont perdu l'adresse de leurs proches en Virginie. Et n'arrivent pas à les joindre. Résultat: « On est restés deux semaines dans cet appartement, les migrants arrivaient, repartaient. On a fini par accompagner le coyote qui déposait les clandestins dans tout le pays, New-York, Philadelphie... » Après deux semaines sur les routes, ils rejoignent enfin ces cousins installés là depuis plus de dix ans. « On les a retrouvés de nuit, à une station essence. »

450 000 Mexicains traversent la fron-



Jaime anime des ateliers de taille de bois pour Proyecto El Rincón.

tière chaque année (ils n'étaient que 100000 à le faire en 1987). « Ils sont onze millions aux États-Unis. Mais, si on compte ceux qui sont nés là-bas, on arrive à vingt millions », décrit Telésforo Ramirez, auteur d'une thèse sur la migration au Collège de Mexico<sup>(1)</sup>. L'argent qu'ils envoient au Mexique, 25000 millions de dollars en 2007, constitue le deuxième revenu du pays, après le pétrole, et avant le tourisme. « En moyenne un migrant envoie entre 250 et 350 dollars par mois à sa famille. »

#### PRISONNIERS

Jaime travaille d'abord pour l'entreprise qui embauche ses cousins « américains ». « C'était un travail simple, de pavage, de nettoyage. Mais on n'avait pas le droit de sortir de l'enceinte de la compagnie. Il fallait que personne ne sache que des illégaux travaillaient là. On était comme prisonniers. » Il trouve rapidement une autre entreprise, où il est mieux payé et a la liberté de sortir. « On n'était quasiment que des Mexicains illégaux mais le patron nous traitait bien, il nous parlait espagnol... Je n'ai pas appris à parler anglais là-bas! » Payé 7,50 dollars de l'heure, il envoie presque tout à sa famille. « Ça payait l'eau, l'électricité, le loyer... » Le lien avec Malinalco est constant: téléphone,



À Malinalco, commune au sud de Mexico, la moitié des familles vit grâce à l'argent envoyé par leur proche parti travailler aux États-Unis.

cartes postales... « Je n'ai pas trop souffert de la distance. » Sa famille, en revanche, s'inquiète et le réclame, sa mère tombe malade. « Mais tout ça ne m'a pas fait rentrer. »

Le déclic, Jaime l'a tout seul, un soir, devant la télé. « Je regardais une émission sur l'État de Mexico. Tout d'un coup, Malinalco est apparue sur l'écran. Un tailleur de bois était interviewé... J'ai eu un choc. J'étais de là-bas et je ne connaissais pas. Je me suis rendu compte que je n'avais jamais visité les ruines archéologiques, que je ne connaissais presque rien. Je me suis dit : "Je veux connaître les coutumes de Malinalco, mes racines. Je veux rencontrer ce tailleur. Je vais aller connaître mon village." » Dès le lendemain, Jaime se met à la recherche d'un billet d'avion. Moins d'une semaine plus tard, il est chez lui. « Je me suis promené dans les rues, les églises. J'ai cherché ce tailleur de bois. »

#### « TU REVIENDRAS TOUJOURS »

« Aujourd'hui, c'est mon métier. Je gagne un peu moins que là-bas mais je ne manque

de rien. J'ai ma petite maison, ma famille, mes amis. » À Malinalco, une coutume veut qu'on enterre le cordon ombilical des nouveaux-nés dans la maison. « Tu peux partir mais tu reviendras toujours. » Jaime dit qu'il est né pour être tailleur mais qu'il n'en avait pas pris conscience. Aujourd'hui, il est connu à Malinalco, il fait de petits objets qu'il vend mais aussi de grandes sculptures. Et il anime des ateliers de taille pour l'organisation Proyecto El Rincón (« Le projet du coin », voir ci-après) qui soutient les immigrants, là-bas, et les familles, ici. Par-dessus tout, il tente de convaincre les jeunes et ceux qui reviennent qu'un avenir au Mexique est possible. « Les raisons du départ sont principalement économiques mais il y a aussi une culture qui s'est mise en place, explique Telésforo Ramirez. La phrase qui revient est : "Je veux connaître ce nord que tout le monde raconte." L'envie de partir est une contagion. »

« Ici, beaucoup rêvent des États-Unis mais ils ne se rendent pas compte, confirme Jaime. Moi aussi je rêvais, je m'y voyais avec

orgueil, bien habillé avec de belles chaussures... Mais ce n'est pas comme ça; la vie est difficile là-bas. Quand je suis rentré, j'ai commencé à faire des cauchemars... Je rêvais qu'on m'y ramenait de force. » Et côté financier, l'intérêt n'est pas toujours évident pour Jaime. « Ceux qui partent savent combien ils vont gagner mais ils n'ont aucune idée des dépenses qu'ils auront. On voit parfois rentrer des émigrants, après vingt ans, ils reviennent comme ils sont partis, et même parfois plus pauvres. »

C'est ce qui se passe depuis quelques mois. Avec la crise qui touche les États-Unis, l'emploi dans le bâtiment, principal secteur d'activité des émigrants, se fait plus rare. Le montant des remesas baisse et les hommes commencent à rentrer. Le ministre du travail, Rubí Salazar a annoncé l'arrivée de 10 à 15 000 travailleurs mexicains dans les prochains mois mais le phénomène est difficile à chiffrer. Il y a traditionnellement un nombre important de retours au moment des fêtes. Cette année, beaucoup risquent de rester définitivement. Sur le plan économique comme sur le plan culturel ou personnel, ce retour est difficile. « Ils ont changé, ils ne sont plus habitués à la vie à Malinalco, explique Jaime. Ils ne sont pas contents, souvent ils ne voient ici que la poussière. » Via l'association Proyecto El Rincón, Jaime les aide à se retourner, à construire des projets. Et, quand on lui demande ce qu'il fera si, un jour, ses enfants commencent à regarder vers le nord, un « non ! » fuse. « Il y a d'autres possibilités. Moi, je n'ai pas pu étudier parce que j'étais le plus grand mais je les ferai étudier. Ils n'auront pas besoin de partir. »

**Léonore Mahieux**

Cynthia appelle son père qui vit aux États-Unis.



(1) « L'impact de la migration masculine sur le travail féminin extradomestique », Telésforo Ramirez, Collège de Mexico, 2008.



Une célébration est organisée, le jour de la Vierge de Guadalupe. Des drapeaux des États-Unis et du Mexique (symbole du lien avec les proches qui vivent là-bas) sont disposés sur l'autel par les membres de l'association (Ellen Calmus, à gauche).

© Photos : Léonore Mahieux

## SOCIAL

## Avant que le rêve ne devienne cauchemar

L'organisation Proyecto El Rincón aide, depuis dix ans, les migrants et leur famille. À Malinalco, elle anime des ateliers-formations et donne un coup de main en cas de problème.

Première sonnerie. « Bueno! ». Ruth répond au téléphone, en espagnol. Deuxième sonnerie, ce coup-ci c'est Ellen qui répond. En Anglais. Dans les locaux de l'organisation communautaire Proyecto El Rincón, derrière les murs blanc et vert, les femmes s'activent. On est le vendredi 12 décembre, jour de la vierge de Guadalupe<sup>(1)</sup>, particulièrement vénérée par les migrants. Dans quelques heures, à l'initiative de l'association, une messe doit être célébrée ici, et là-bas. Dans l'église de Malinalco et en Virginie, aux États-Unis. El Proyecto El Rincón ou « Le projet du coin », ce sont douze personnes qui aident depuis dix ans les migrants de Malinalco et leurs familles. Les idées ne manquent pas. À chacun son domaine. Ruth s'occupe de coordonner diverses productions artisanales: sac, sculptures en bois... Le but est de former des enfants et des adultes, de créer une compétence et une source de revenu. Siomara donne des cours d'anglais. Laura a édité une collection d'histoires locales. Mais une des principales activités de l'organisation reste l'aide d'urgence. Un oncle décédé dans un accident de voiture à Los Angeles, un fils emprisonné en Géorgie... « Les migrants sont extrêmement vulnérables, explique Ellen Calmus, présidente de l'organisation. Une traduction est parfois nécessaire mais souvent, il s'agit surtout de réaliser une traduction culturelle. » Elle prend pour exemple l'histoire de ce jeune dont la photo trône sur son bureau. « Une dame est venue parce qu'elle était sans nouvelle de son fils depuis huit mois. Il avait été arrêté mais

sous un mauvais nom. Tetazin, qui est très courant ici, avait été mal orthographié. On a quand même fini par le localiser. Il était accusé de viol. J'ai parlé avec l'avocat public qui était persuadé de son innocence mais n'arrivait pas à le convaincre de plaider cou-

“ Souvent, il s'agit surtout de réaliser une traduction culturelle.”

pable. Ce jeune est de Malinalco, une terre de tradition aztèque où il y a un code de l'honneur fort. Dans ce cas, il ne manquait pas seulement un interprète! »

### SERVIR DE PONT

Identifier le problème, chercher des informations, des recours, faciliter la communication. « Je suis une voisine qui connaît l'autre côté. J'essaie de servir de pont. » Ellen Calmus est née au Texas. Écrivain, photographe, elle travaille aux États-Unis, puis au Salvador en pleine guerre civile.

Traumatisée, elle se réfugie dans ce village de l'État de Mexico. C'était il y a vingt ans. Les enfants regardent alors avec curiosité cette étrangère qui transporte avec elle un chat qui ne « parle » que l'anglais. Sa maison devient un repaire pour les petits puis pour les plus grands. Cours, activités..., une petite équipe se met en place. Et le contexte vient frapper à la porte: un soir, un membre de l'équipe demande à Ellen de passer un coup de fil aux États-Unis. Son cousin vient d'être tué et les parents ne comprennent pas ce qui s'est passé, ne savent pas comment faire pour rapatrier le corps. C'est le tournant. L'aide aux migrants devient la principale activité de l'organisation. Dans la campagne autour de Malinalco, sept familles sur dix ont quel- qu'un aux États-Unis.

« Quand on peut affronter les moments critiques à temps, on peut ensuite surmonter les problèmes. Après, il est parfois trop tard et on se retrouve face à des situations terribles. » Incompréhension culturelle mais pas seulement. Ellen Calmus met en cause la législation des États-Unis: « Il y a eu beaucoup d'erreurs et l'une des plus importantes a été de vouloir faire une législation globale alors que c'est un phénomène complexe. Il y a plusieurs types de migrations: universitaire, économique, politique... La migration est comme une horloge, si on veut la régler, il faut le faire avec précaution et en connaissant le mécanisme, pas en tapant dessus. <sup>(2)</sup> » Elle dénonce aussi l'application de la loi: « Les migrants sont traités comme s'ils étaient déconnectés du monde des humains. Cela provoque des enchaînements d'événements catastrophiques. » Ellen Calmus prône, au niveau politique, une prise en compte de la situation des familles. C'est ce que son organisation pratique au quotidien et qui permet, parfois *in extremis*, d'éviter que le rêve américain ne se transforme en cauchemar.

Léonore Mahieux

(1) La vierge de Guadalupe serait apparue en 1531, elle est l'objet d'une véritable vénération au Mexique.

(2) Cette réflexion s'inspire du livre de Douglas Massey, *Beyond Smoke and Mirrors: Mexican Immigration in an Era of Economic Integration*, New York, Russell Sage Foundation, 2002.



© Photos : Léonore Mahieux